

L'art, une réalité alternative

«Un autre monde est possible» – une exposition polyphonique orchestrée par Martine Feipel

PAR NATHALIE BECKER

Sous la houlette de Martine Feipel et sur invitation de la galerie Zidoun-Bossuyt, neuf artistes luxembourgeois tendent à nous démontrer que l'art peut entraîner le spectateur dans une réalité autre en sublimant son visage.

Ces neuf artistes: Jean Bechameil, Simone Decker, Serge Ecker, Martine Feipel, Marco Godinho, Filip Markiewicz, Andrès Lejona, Eric Schumacher et Roger Wagner, représentatifs de l'effervescence artistique du pays et dont l'imaginaire est toujours en subtile ébullition, dialoguent dans l'exposition à l'intitulé éloquent de «Un autre monde est possible» grâce au savant accrochage de Martine Feipel offrant aux visiteurs une plongée dans des univers singuliers et distincts.

Dès l'entrée, Filip Markiewicz donne le ton en revisitant le célèbre Radeau de la Méduse de Géricault. L'ébouriffant dessinateur luxembourgeois jamais en reste pour tacler les injustices sociales revêt une fois encore sa casquette d'artiste aimant piquer d'un vif coup d'aiguillon nos consciences en intitulant son œuvre Welcome et en nous mettant face à des corps décharnés sur une fragile embarcation qui immédiatement évoquent le drame des migrants.

Roger Wagner avec sa photographie Bruxelles démontre une fois encore qu'il ne déroge pas de la voie qu'il s'est tracé, c'est-à-dire rehausser la beauté du quotidien. Il explore les parcs et jardins publics avait de shooter un paysage sublime et privilégie les grands formats. Son cliché d'une haute



Filip Markiewicz a revisité le célèbre «Radeau de la Méduse» de Géricault.

(PHOTO: PIERRE MATGÉ)

technicité et d'une netteté exceptionnelle nous happe totalement.

Se déploie également aux cimaises de la galerie le cycle lunaire du 6 septembre au 4 octobre 2017 de Marco Godinho sur les premières pages du journal Le Monde. Chaque phase de la lune correspond à la date de publication vespérale du quotidien français. Ainsi les informations disparaissent ou réapparaissent selon le cycle du satellite. Marco Godinho fait ici entrer en relation le caractère cyclique de la lune et le flux quotidien des actualités. Notons aussi la présence de Simone Decker et une

photographie montrant sa fameuse bulle de chewing-gum rose Malabar à Monaco. L'artiste phare de la culture pop luxembourgeoise tend une fois encore à nous leurrer et à métamorphoser l'espace qui lui a été dévolu sur le rocher monégasque en 2000.

Nouveautés de Franck Miltgen

Serge Ecker présente sa modélisation 3D de l'escalier de l'ancien centre Aldringen et fait en quelque sorte ici acte de mémoire d'un lieu disparu. Son titre Ham-str contraction de Hamilius et stairs nous fait sourire car il est vrai que dans

ce souterrain labyrinthique du centre-ville, nous avons tendance à tourner comme un rongeur dans sa cage pour espérer revoir la lumière du jour.

Quant à Eric Schumacher, il questionne la notion d'espace avec ses assemblages d'objets de récupération. Par conséquent, on découvre des compositions inattendues entre équilibre et déséquilibre, souvent aux allures de casse-têtes et qui entretiennent un vrai dialogue avec leur environnement.

Enfin Martine Feipel et Jean Bechameil tout comme Andrès

Lejona nous convient dans leurs photographies à appréhender des fragments d'une réalité étrange et dont émane une sorte de beauté convulsive.

Cette exposition chorale est un pari gagné pour Martine Feipel qui a su laisser les différences s'exprimer et nous démontrer qu'en effet un autre monde nous semble possible quand aux manettes, il y a la force de la créativité et de l'imaginaire.

Concomitamment, la galerie Zidoun-Bossuyt présente les nouvelles réalisations de Franck Miltgen rassemblées sous le titre Ellipsis. Sept reliefs de la série Trace trônent aux cimaises alors que Circle spot, une monumentale sculpture en aluminium et acier se dresse dans la cour intérieure. Travaux sur la forme elliptique, sur la dynamique et le mouvement qu'elle suggère, les œuvres de Franck Miltgen sont le reflet de son intérêt pour le monde physique et psychique qui l'entoure. Toujours se pose la question de la matérialité et de l'immatérialité.

Les tableaux sculpturaux de la série Trace, certains rehaussés par un système d'éclairage au néon, nous évoquent l'épiderme éléments minéraux, pérennes, solides qui semblent avoir été froissés par une main herculéenne comme une simple feuille de papier. Les traces laissées sont celle de la pression de la main de l'artiste sur l'aluminium ou la résine. La couleur toujours très étudiée vise à leurrer notre perception et en rend une nouvelle possible.

Jusqu'au 22 décembre 2018, galerie Zidoun-Bossuyt, 6, rue St-Ulric, Luxembourg, ouverte du mardi au vendredi, de 10 à 18 heures et les samedis, de 11 à 17 heures.

Pralle Klangfülle im Kammermusiksaal

Das Jerusalem Quartet spielt herausragend Beethoven, Ravel und Schostakowitsch

VON JOHANNES SCHMIDT

Das Jerusalem Quartet kann gegenwärtig sicher zu den erfolgreichsten Streichquartetten der mittleren Generation gezählt werden. Sein Abend mit Werken von Beethoven, Ravel und Schostakowitsch – das sei vorweggenommen – übertraf am Dienstagabend im Kammermusiksaal der Philharmonie noch die entsprechend hoch gesteckten Erwartungen.

Vor allem durch die ungeheure Fülle klangfarblicher Nuancen vom feinsten Pianissimo bis zum prallen Fortissimo, das den Kammermusiksaal der Philharmonie fast zu klein erscheinen ließ.

In Beethovens A-Dur-Quartett op. 18 war die stilistische Nähe zu Mozart durchaus noch spürbar. Sergei Bresler mit seinem auffällig schlanken Ton hatte hier den traditionell beweglichsten Part der ersten Violine übernommen.

Die vier Herren waren aber auch bestrebt, Beethovens Handschrift zu betonen: Überraschung hervorriefende Generalpausen in den Ecksätzen und starke, geradezu derb hervorgehobene Akzente gegen den Dreiertakt im Trio des Menuetts, um nur zwei Kennzei-

chen zu nennen. Es ist heute kaum noch nachvollziehbar, dass Maurice Ravels einziges Streichquartett bei seiner Uraufführung 1904 gerade bei Kennern Missfallen ausgelöst haben soll.

War es der extensive Gebrauch von damals noch nicht so verbreiteten Spieltechniken wie Pizzicato und Tremolo? Die hier auch über die Satzgrenzen hinaus reichende konsequente Verarbeitung der zu Beginn exponierten Themen konnte es wohl nicht gewesen sein. Beides, den Eindruck ei-

nes Werkganzen aus einem Guss, aber auch die impressionistisch abwechslungsreiche Klangvielfalt wurden in der Interpretation des Jerusalem Quartet voll zur Geltung gebracht.

Ein Werk mit Bekenntnischarakter

Wobei das musikalische Temperament der Ausführenden sich besonders in den „Très rythmé“ und „Vif et agité“ benannten Sätzen ausleben konnte. Entgegen dem ausgedruckten Programm

bildete Schostakowitschs zweites Quartett den Abschluss des Abends als einziges Werk nach der Pause. Das war stimmig, weil es das längste Werk war. Und vor allem, weil die in Israel beheimateten Interpreten – Sergei Bresler und Cellist Kyrill Zlotnikov haben ukrainische bzw. weißrussische Wurzeln – sich dem Bekenntnischarakter dieses Werks besonders nahe fühlen.

Ist es doch 1944 entstanden und spiegelt den Ernst der Lage während der Schlussphase des zwei-

ten Weltkriegs wider. Vom ersten Satz an, wie bei einer Oper „Ouverture“ genannt, herrschen rhythmische Strenge und der dramatische große Ton. Alexander Pavlovsky hat wie schon bei Ravel den Part der ersten Violine übernommen und ruft im „Rezitativ“ des zweiten Satzes mit rundem, warmem Ton Klezmerstimmung hervor.

Eine Konstante bei dem Nichtjuden Schostakowitsch, der sich immer wieder mit den Leiden der in Russland verfolgten Juden solidarisiert. Die Grundierung des Rezitativs durch zweite Violine, Bratsche und Cello hat der Berichterstatter in solch intensiver Verhaltenheit noch nicht erlebt.

Danach eilt ein gespenstiger Walzer vorbei, in dem nur die Bratsche (Ori Kam) und das Cello (Kyrill Zlotnikov) so etwas wie einen melodischen „roten Faden“ andeuten. Und zum Abschluss ein Adagio in Form einer sich unaufhaltsam, ja unerbittlich steigenden Folge von Variationen über eine russisch klingende Weise.

Das ergriffene Auditorium spendet begeistertem Beifall, der aber ohne Zugabe bleiben soll.



Trotz begeistertem Applaus gaben die Musiker des Jerusalem Quartet keine Zugabe.

(FOTO: ALFONSO SALGUEIRO)